

Troisième partie

Section I

Un détour dans l'Inde védique et dans l'Iran avestique, afin de démontrer que le comparatisme se situait à un autre niveau que celui affiché par Dumézil, avec sa Tripartition, et afin de discuter de la réalité de la conquête aryenne / La recherche du peuple souche des Indo-Européens / Son expansion à la lumière des travaux des philologues et des archéologues / Un bref aperçu du Rig Veda et de l'Avesta, à l'aune du sabéisme

Le lien que Dumézil faisait, au moment de comparer l'épopée des premiers rois de Rome à celle des dieux védiques, se justifiait, historiquement, non point tant par les mouvements migratoires des anciens Aryens (ici en direction de l'Occident, et de Rome en particulier), que parce que la religion védique était, comme les autres en ce temps-là, sabéenne.

Or ce même sabéisme, une fois devenu une religion à la mode, dans tout le monde ancien, s'était forcément propagé depuis un centre.

La question est de savoir où celui-ci se situait.

Certes, vu l'antériorité de la civilisation sumérienne, on pourrait penser que ce fameux sabéisme s'était répandu, à partir de Sumer et de la Babylonie, dans toutes les directions, et notamment du côté de l'Indus et du reste de l'Inde.

Sauf qu'il existait mille manières de raconter des histoires, lorsque les conteurs s'appuyaient, au moment de concocter leur récit, sur le mouvement des astres au ciel.

Quand, d'un autre point de vue, on compare la religion sumérienne, et, plus tard, la religion babylonienne, à la religion védique, on s'aperçoit que les religions des Proche et Moyen Orient était plus sensuelle, voire même plus orgiastique (avec

des dieux qui couchaient à tire larigot avec leurs propres filles, et autres amabilités du même genre) que la religion védique, laquelle était plus pudique sous ce rapport.

Non que les Indiens de l'Inde fussent tous devenus des moines en raison de leur religion.

Il faut néanmoins préciser que la prolifération de l'espèce humaine n'ayant rien à voir avec la religion en soi, et tout avec la misère humaine, dans des conditions sociales déterminées, on est bien obligé de tenir compte de ce dernier facteur.

On doit également tenir compte, pour expliquer la misère humaine, des aléas de la Nature tels que la sécheresse, lesquels aléas ont d'ailleurs toujours eu pour effet de réduire la taille des populations, plutôt que de l'augmenter.

Mais ce qui nous importe, ici, c'est de constater que la misère, en Inde, a résulté, durant des siècles (on ne va pas entrer dans le débat de savoir si cette misère-là fut le fruit de la colonisation par les Anglais) ; bref une telle misère a résulté, selon nous, de la tripartition de la société en trois classes bien distinctes, lesquelles étaient les suivantes :

a) une classe de souverains qui, dès l'Antiquité, furent les prêtres (ou brahmanes) d'un côté, et les rois, ou princes (appelés Maharadjas, en Inde) de l'autre, eux dont le métier était de faire la guerre et qui recevaient, dès l'enfance, une éducation dans ce but ;

b) une classe intermédiaire qui, dès l'Antiquité également, se composait de gens vivant dans la dépendance du roi ou du prince (soit comme soldats ou miliciens, soit comme membres attachés à la cour impériale, soit comme administrateurs, soit, enfin - last but not least - comme artisans, artistes ou architectes (et donc comme bâtisseurs) travaillant directement sous la tutelle du prince ;

c) un reste de la société qui se composait, dès l'Antiquité, de gens libres d'un côté, et d'esclaves de l'autre.

On notera pourtant que ce n'est pas cette division-là, de la société indienne, qui retint l'attention de Georges Dumézil, durant ses études comparatives.

Mais avant de voir comment cet auteur s'exprima sur le sujet, nous allons proposer, au lecteur du présent ouvrage, le commentaire que voici :

Avant qu'existât, comme savant, un certain Georges Dumézil, chaque spécialiste étudiait, en tendance, si son domaine était la religion ou la mythologie, celle afférant à tel ou tel pays en particulier (exemple : la Grèce, l'Inde, Rome, l'Égypte, le reste de l'Afrique, et plus tard, la Scandinavie, ou le monde maya) en s'aidant, pour cela, sur sa connaissance de la langue pratiquée par les peuples concernés.

Tous les savants n'ayant point, en effet, la capacité intellectuelle d'un Dumézil qui maîtrisait une trentaine de langues, de son vivant, ils seront forcés, dans ces conditions, de limiter leur objet d'étude au territoire où demeuraient des locuteurs (Grecs, Romains, Germains, etc.) dont ils apprendront, durant leurs études, la langue à la perfection.

Toujours est-il qu'apparut un jour, sur le devant de la scène occupée par les savants et les intellectuels - tous domaines d'activité confondus - un certain Georges Dumézil qui démontra - fort de sa connaissance de très nombreuses langues -, avec sa Tripartition, que des sociétés qui étaient très éloignées les unes des autres, en termes de géographie, partageaient la même structure sociale et les mêmes divinités sur le plan fonctionnel, en quoi elles appartenaient à la Famille Indo-Européenne.

Et parce que notre savant débuta ses études comparatives en étudiant les idiomes pratiqués par les tribus d'origine indo-européenne qui s'étaient disséminées ici et là, il va, chemin faisant, montrer que ces tribus avaient en commun, la langue mise à part, d'avoir structuré leur panthéon divin en trois classes, et d'avoir structuré leur société en trois classes aussi, par la même occasion.

Et Dumézil, à mesure que ses savantes études vont être connues loin à la ronde, va rencontrer des contradicteurs qui, lorsque son objet d'étude était la Rome des premiers temps, lui signifieront que la société romaine ne répondait pas, ou très peu, au schéma tripartite mis en lumière par lui. Et surtout pas depuis l'avènement de la République.

Mais cela signifie aussi que si la tripartition établie par lui était valable pour la royauté des premiers temps (on est ici avec Rome), elle ne le sera plus par la suite.

En étudiant le panthéon védique, et en le comparant à la société romaine des premiers temps, ainsi qu'aux rois qui dirigèrent la Rome primitive, avant la main mise, sur elle, par les Tarquins d'origine étrusque, Georges Dumézil conclura que ces entités s'étaient structurées de la même façon, avec trois classes superposées, qui, dans le cas de la Rome antique, se composaient des trois tribus nommées Ramnenses, Titienses et Luceres.

Et la première nommée dominait les deux autres, si l'on en croit ce texte tiré d'Alfred Maury intitulé « *Sur le véritable caractère des événements qui portèrent Servius Tullius au trône de Rome et du rôle que jouèrent à cet époque les éléments divers de la population romaine* » (publié dans Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (6^e année, 1862. pp. 190-207; doi : 10.3406/crai.1862.66648 - cf. site internet http://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1862_num_6_1_66648 -; document généré le 04/04/2016):

On voit, en effet, par des témoignages incontestables, qu'à côté des Ramnes du Palatin, qui constituent la tribu la plus ancienne, deux autres groupes différents ont dans des temps plus ou moins rapprochés de l'origine coexisté avec celle-ci, ayant chacun leur vie propre, leurs dieux et leurs magistrats : on les retrouve plus tard, même après la fusion, habitant encore des quartiers différents.

Les trois tribus étaient : 1° celle des Ramnes, dont nous avons déjà parlé, et qui formait le fonds primitif de la population romaine ; 2° celle des Tities ; 3° celle des Luceres.

La première chose qui frappe M. Maury, c'est ce fait démontré par plusieurs textes, que les deux tribus des Tities et des Luceres n'ont pas joui dans le principe de l'égalité de droits avec les Ramnes, et semblent avoir vécu à côté des Ramnes à l'état d'inférieurs et de protégés peut-être plutôt que d'égaux. De ce fait on peut donner plusieurs preuves....

Voici par ailleurs ce qu'écrivent les auteurs de Wikipédia, pour expliquer l'origine des trois tribus à l'origine de la toute première Rome (cf. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Tribu_\(Rome_antique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tribu_(Rome_antique))) :

D'après la tradition, le peuple de Rome était divisé en trois tribus, toujours énumérées dans cet ordre :

*Les Tites, aussi appelés Titienses ;
Les Ramnes, aussi appelés Rhamnenses ou Ramnenses;
Les Luceres, aussi appelés Lucerenses.*

Ces noms sont une transcription étruscisée de noms latins, ils seraient donc antérieurs à l'arrivée des rois étrusques.

De nombreuses théories antiques et modernes ont été émises pour expliquer ces divisions. Properce les attribuait à trois rois primitifs, Titus Tatius pour les Tities, Romulus pour les Ramnes, et un roi étrusque inconnu Lucumo pour les Luceres, ce qui place curieusement Titus Tatius avant Romulus. Florus voyait un partage entre Latins, Sabins et Étrusques, les trois composantes ethniques fusionnées dans la fondation de Rome. Des historiens modernes comme P. de Francisci ont vu une répartition territoriale entre les collines du Palatin, de l'Esquilin et du Caelius, regroupement transitoire de la formation de Rome, tandis que d'autres contestent toute structuration géographique. Georges Dumézil y voit un des indices de la tripartition fonctionnelle qu'il retrouve chez les anciens Romains.

Imaginons, à partir de là, que les trois tribus susmentionnées appartenaient au planisphère céleste.

On peut alors en déduire que les Ramnenses, qui composaient la classe noble (d'après cet Alfred Maury que nous avons lu, ci-dessus, sous la plume d'un rapporteur attaché à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres qui avait retranscrit sa conférence) étaient les planètes du système solaire, durant leur déplacement le long de la ligne de l'Écliptique, comparés à des Titenses qui étaient, comme les Titans grecs, ou comme ces Tittanu qui étaient leur équivalent chez les Hittites, les nuages de la Voie Lactée (regardée ici du côté des constellations du Taureau et des deux Gémeaux), et comparés à des Lucenses qui, parce que le nom racine - lucus -, dont ils émanaient, renvoyait lui-même - selon le texte de Maury susmentionné - aux deux bois sacrés qui entouraient l'oppidum que Romulus avait dressé sur le Mont Palatin, présuppose que ces deux bois, qui étaient réservés à l'adoration du Mars Sabin (lequel s'appelait Mamurius, Mamers, Mavors, et finalement Mars, selon Maury, et était la divinité de la guerre chez les Sabins), renvoyaient, sur le plan sabéen, aux deux cornes associées à la constellation du Taureau.

Quant au dieu Mars dont Romulus était le fils, en étant, sur le plan sabéen, la planète Mars, celle-ci avait engendré, en s'accouplant avec une Rhéa Silvia (ou, ce qui revient au même, avec une Rhéa des Bois dont les Bois, précisément, renvoyaient à ces fameux bois sacrés que l'on retrouvait dans le nom de Lucus) qui était la planète Vénus, un Romulus qui était, au choix, le soleil ou la planète Mercure, et un Rémus qui était, au choix, la planète Mars - auquel cas celle-ci avait entamé une nouvelle ronde, sur le planisphère céleste, comparée à une ancienne ronde durant laquelle la planète Mars était représentée par le dieu Mars en personne, père de Romulus et Rémus - ou, autre variante, la planète Saturne.

Pour en revenir, cette parenthèse fermée, au discours que Georges Dumézil tenait dans ses œuvres, celui-ci, en comparant le panthéon védique à l'ancienne société romaine, et plus précisément, aux premiers rois qui dirigèrent cette société, conclura que ces deux entités étaient structurées en trois classes, étant précisé que dans le panthéon védique, les dieux Mitra et Varuna représentaient, dans son optique, le premier niveau, au dual, de la souveraineté, comparés à un dieu Indra qui représentait le second niveau (lui-même renvoyant aux puissances de la guerre), et comparés à deux jumeaux Asvin(s) (autre nom : Nasytyas) qui représentaient le troisième niveau (lui-même renvoyant à la richesse sous ses différentes formes, elle qui, lorsque la Tripartition s'appliquait aux groupements humains eux-mêmes, d'origine indo-européenne, était le fait des producteurs, et des agriculteurs en particulier, mais pas seulement).

Si donc, avant l'arrivée de Dumézil sur le devant de la scène, tous les savants étaient quasiment d'accord pour dire que les prêtres détenaient, par leur savoir ésotérique, un pouvoir magique sur le reste de la société, y compris sur les rois eux-mêmes, qui les consultaient en tant qu'oracles - avant, par exemple, de partir à la guerre -, Dumézil, lui, va se placer sur un autre terrain en disant que les souverains eux-mêmes incarnaient, tantôt l'un des aspects de la souveraineté, tantôt l'autre aspect, des souverains qui, dans leur première mouture, étaient, tour à tour, rusés, perfides, magiciens aussi (y compris au moment de lutter contre des adversaires en utilisant leur pouvoir magique afin de les envoûter, de les paralyser, et non afin de les tuer, comme le feraient des souverains sanguinaires, ce qui ne veut pas dire qu'ils refusassent de s'opposer à leurs adversaires), et qui, dans leur seconde mouture, étaient beaucoup plus débonnaires, et plus légalistes aussi.

Dans les deux cas, les souverains, précisait Dumézil, étaient, ou bien des rois sur terre, ou bien des dieux, les uns dirigeant une société humaine qui était indo-européenne dans ses origines, et les autres dirigeant un panthéon divin qui était lui aussi indo-européen dans ses origines.

Quoi qu'il en soit, ajoutait Dumézil, les souverains de la première catégorie étaient plus éloignés des hommes (et donc plus obscurs aussi) que des souverains, qui, à l'exemple du dieu Mitra dans l'Inde védique, se tenaient plus près des gens, en incarnant l'amitié et le contrat (lui-même fondé sur la confiance plutôt que sur la contrainte ou la coercition).

Encore s'agit-il de ne pas exagérer l'importance de ce facteur, quand on comparait, par exemple, Mitra à Varuna.

Ainsi, quand, aux dires mêmes de Dumézil, tel roi mitanien invoquait les dieux d'origine védique (on devrait dire, d'origine indo-aryenne, en considérant que les ancêtres des rois mitaniens venaient probablement de la BMAC, et de la Bactriane en particulier) Varuna, Mitra, Indra et les Nasatyas, comme garants du traité d'amitié qu'il avait passé avec son alter ego en la personne du roi hittite, tous les dieux figurant sur ce traité certifiaient, depuis le ciel, que l'amitié entre les deux chefs d'Etat reposait sur eux-mêmes en tant que dieux approbateurs et sanctificateurs, tout à la fois, des contrats établis par les hommes sur terre.

Avec ce résultat que le non respect du Traité, ou, ce qui revient au même, un manquement à la Parole Donnée, ou une violation du Serment, par l'un des rois précités, ou par les deux à la fois, devait forcément déboucher sur un châtement divin.

Ceci dit, on peut également considérer que si, sur ce Traité, Mitra incarnait la rectitude associée au contrat, Varuna était celui qui punissait celui ou ceux qui en violaient les termes.

Mais ce que nous désirons souligner, ici, c'est que Varuna, Indra et les Nasatyas étaient également cités, comme garants du Traité susmentionné. Et pas seulement Mitra (ici au duel avec Varuna, dans l'expression MitraVaruna).

On peut néanmoins considérer qu'une césure va s'opérer, avec le temps, entre l'Inde védique d'un côté, et l'Iran de l'autre.

Ainsi, si effectivement Ahura Mazda était, au départ, la réplique iranienne du dieu védique Varuna, force est néanmoins d'admettre qu'il va jouer un rôle bien plus considérable, comme dieu créateur du monde, sur le domaine iranien ancien - comparé à son homologue védique nommé Varuna - dès l'avènement du zoroastrisme.

On peut donc en déduire que le garant des contrats, entre les hommes vivant sur la terre de l'Iran, sera attribué, avec le temps, au seul Mithra.

Quant à Ahura Mazda, s'il était cité lui aussi, au départ, comme garant desdits contrats, il se trouve qu'une fois devenu le dieu suprême du peuple iranien et de ses rois, il occupait un rang plus élevé que Mithra.

Nonobstant ce qui précède, on peut également imaginer, faute de documentation sur la question, qu'Ahura Mazda n'était devenu le dieu suprême qu'aux yeux des rois eux-mêmes et de leur cour. Et pas du peuple iranien, lequel adorait, quant à lui, les dieux de la Nature sous ses différentes formes y compris les astres figurant dans les cieux (eau, feu, montagnes, soleil, lune, etc.).

Ceci dit, on a de la peine, pour en revenir au Mitra védique, ou au Mithra iranien, à faire le lien entre le soleil d'un côté (puisque c'est cet astre qui, en priorité, avait le plus d'affinité avec ces deux dieux), et la notion de justice ou de rectitude de l'autre.

Mais si, au lieu de considérer que le soleil incarnât, sous les noms précités, la Justice absolue, ou la Justesse absolue, en se déplaçant toujours de la même façon, dans le ciel (avec son lever à l'est et son coucher à l'ouest), et en apportant tous ses bienfaits, durant ce déplacement, aux habitants de la Terre, grâce à sa lumière et à sa chaleur dans des circonstances déterminées (qui, bien évidemment, renvoyaient à d'autres situations qu'à la sécheresse ambiante et à la chaleur suffocante provoquée par un soleil de plomb se manifestant au plus fort de l'été), on doit partir du principe que quand les Anciens faisaient du Soleil un Justicier, ils étaient des sabéistes qui, parce que le soleil est la seule planète, de toutes les planètes du système solaire, à ne pas dévier d'un pouce, de sa trajectoire, durant son déplacement le long de la long de la ligne de l'Écliptique, avaient vu, en lui, l'expression de la rectitude la plus absolue.

Il faut néanmoins préciser que Mithra n'était pas le soleil à proprement parler, dans l'Avesta, ainsi que nous pouvons le lire, en ces termes, sous la plume d'un Franz Cumont qui nous parlait lui aussi du pays du Mitani (et ceci avant Georges Dumézil), dans son livre intitulé « Les Mystères de Mithra » :

Suivant une théorie récente, ce dieu, que les peuples européens ne connaissent pas, n'appartiendrait pas davantage à l'ancien panthéon des Aryas. Le couple Mithra-Varuna et les cinq autres Adityas chantés par les Védas, de même que Mithra-Ahura et les Amshaspands qui entourent le Créateur suivant la conception avestique, ne seraient

autres que le soleil, la lune et les planètes, dont le culte aurait été emprunté par les Indo-Iraniens à un peuple voisin qui leur était supérieur dans la connaissance du ciel étoilé, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, aux habitants accadiens ou sémitiques de la Babylonie [1]. Mais cette hypothèse hasardeuse semble contre dite par une découverte d'une grande portée. Les documents cunéiformes de Cappadoce nous ont révélé que les dieux indo-iraniens Mithra, Varuna, Indra et Nâsatiya étaient adorés vers le XIVE siècle avant notre ère par un peuple

Note 1 : Oldenberg, *Die Religion des Veda*, 1894, p. 185 et Z. D. M. G., t. L (1896), p. 43 ss. cf. Barth, *Journal des Savants*, 1896, p. 390 ss. Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, I², p. 821, § 581, Anm.

voisin des Hittites, **les Mitani**, établis sans doute dans le nord de la Mésopotamie [1]). Dès leur première apparition dans l'histoire, nous voyons donc les Aryens adorer Mithra, et nous pouvons affirmer que les tribus qui conquièrent l'Iran ne cessèrent jamais de lui rendre un culte depuis l'origine de leur puissance jusqu'à leur conversion à l'islamisme.

Dans l'Avesta, Mithra est le génie de la lumière céleste [2]. Il paraît avant le lever du soleil sur les cimes rocheuses des montagnes; durant le jour il parcourt sur son char traîné par quatre chevaux blancs les espaces du firmament, et, quand la nuit tombe, éclaire encore d'une lueur indéfinie la surface de la terre, « toujours en éveil, toujours vigilant ». Il n'est ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, mais à l'aide de ces « mille oreilles et de ces dix mille yeux » il surveille le monde. Mithra entend tout, aperçoit tout, il est omniscient, nul ne peut le tromper. Par une transition naturelle il est devenu au moral le dieu de la vérité et de la loyauté, celui qu'on invoque dans les serments, qui garantit les contrats et punit les parjures.

La lumière, dissipant l'obscurité, ramène la Joie et la vie sur la terre; la chaleur, qui l'accompagne, féconde la nature. Mithra est « le maître

Note 1 : Ed. Meyer, *Das erste Auftreten der Arier in der Geschichte* (Sitzb. Akad. Berlin), 1908 p. 14 ss.; Kuhn's *Zeitsch.f. vergl. Sprachew.* XLII; cf. *Gesch. des Altertums*, I², zweite Hälfte, pp. 579, 829, 837.

Note 2 : C'est ce qu'a reconnu déjà Windischmann, *Mithra*, p. 52 ss. Ce qui suit est emprunté à l'Avesta, et particulièrement au yashst X, consacré à Mithra

des vastes campagnes », qu'il rend productives. « Il donne l'accroissement, il donne l'abondance, il donne les troupeaux, il donne la progéniture et la vie. Il épand les eaux et fait pousser les plantes; il procure à celui qui l'honore, la santé du corps, la plénitude de la richesse et une descendance heureusement douée. Car il est le dispensateur non seulement des avantages matériels, mais aussi des qualités de l'âme. C'est l'ami bienfaisant qui accorde, avec la

prospérité, la paix de la conscience, la sagesse et la gloire, et fait régner la concorde entre ses fidèles. Les dévas, qui peuplent les ténèbres, propagent sur la terre, avec la stérilité et les souffrances, tous les vices et toutes les impuretés. Mithra « veillant sans sommeil, protège la création de Mazda » contre leurs entreprises. Il combat sans relâche les esprits du mal, et les méchants, qui les servent, éprouvent avec eux les effets terribles de son courroux. Du haut de sa demeure céleste, il épie ses adversaires; armé de toutes pièces, il fond sur eux, les disperse et les massacre. Il désole et dépeuple les maisons des pervers, il anéantit les tribus et les nations qui lui sont hostiles. Par contre, il est l'allié puissant de ses fidèles dans leurs expéditions guerrières. Les coups de leurs ennemis ((manquent leur but parce que Mithra irrité vient les recevoir», et il assure la victoire à ceux qui, « pieusement instruits du Bien, l'honorent avec piété et lui offrent en sacrifice les libations » [1].

Note 1: Yasht X, 39 ss., 19; cf. 8, II, 32-34.

Ce Mithra-là, qui, d'après le texte qu'on vient de lire, pouvait être l'expression de l'Aurore et du Crépuscule, pouvait également être, dans le sabéisme de l'époque, une autre planète que le soleil (à l'exemple de Mercure ou de Vénus).

En ce cas, les adversaires du dieu étaient les nuages attachés à la Voie Lactée située côté Taureau Gémeaux.

Aussi bien, quand nous lisons, sous la plume de Franz Cumont, à la suite du texte que nous venons de citer, ce qui suit :

Ce caractère de dieu des armées, qui prédomine en Mithra dès l'époque des Achéménides, s'est accentué sans doute durant la période confuse où les tribus iraniennes guerroyaient encore les unes contre les autres; mais c'est un simple développement de l'antique conception d'une lutte entre le jour et la nuit.

le jour dont parlait Cumont se référait-il au bleu du planisphère céleste, comparé à une nuit qui renvoyait à la Voie Lactée située côté Taureau Gémeaux (sous-entendu : pour des Aryens qui étaient les planètes du système solaire durant leur déplacement le long de la ligne de l'Écliptique).

Et parce que celles-ci s'étaient agglomérées, au moment de traverser cette fameuse Voie Lactée, le conducteur d'un pareil troupeau était, sous le nom de Mithra, au choix, le soleil ou la planète Mercure.

Supposons que Mithra était la planète Mercure.

Dès lors que Zoroastre était lui aussi la planète Mercure, dans la version sabéenne associée à ses aventures, on comprend que la réforme chère à Zoroastre n'ait point mis Mithra au même niveau qu'Ahura Mazda.

Et il est probable que le Yesht de Mithra, qui fut rajouté ultérieurement à des Gathas qui n'en parlaient pas, le fut à l'époque des rois sassanides, et ce par des théologiens qui se souvenaient que Mithra avait été un dieu d'importance majeure, au temps des rois achéménides, plus précisément dès l'avènement d'Artaxerxès II sur le trône.

Que Mithra ait été le Soleil Invincible (en latin Sol Invictus) ou une autre planète, le fait est que ses partisans, en le regardant comme le soleil, voyait en lui le même personnage que le dieu soleil Shamash de l'ancienne Mésopotamie, à savoir comme un Justicier qui récompensait les Justes et châtiât les Méchants, autrement dit ceux qui, dans l'Avesta, violaient la Loi d'Ahura Mazda.

Pour en revenir à Georges Dumézil, nous avons vu que dans sa Tripartition, il existait, au premier niveau, deux types de souverains, avec un premier type qui, dans l'Inde védique, était représenté par le dieu Varuna et symbolisait l'aspect quasi démoniaque, doublé d'un talent de magicien hors pair, attachée au souverain ; et avec un deuxième type qui, comme Mitra, symbolisait l'attachement à la Loi fondée sur la Bonne Foi, lorsque des contrats étaient établis entre les membres d'une même communauté.

Les souverains du deuxième type étaient donc, comparés à ceux du premier type, débonnaires, de même que des défenseurs acharnés de l'ordre. A ceci près que ce dernier était fondé sur le respect, librement accepté, ou consenti, par tous, de la loi (elle-même étant le garant, ou la garante, de la paix), ainsi que de la Parole Donnée.

Ces souverains-là étaient donc soucieux de préserver l'ordre existant, puisque seule la stabilité, fondée sur une loi librement acceptée par tous, pouvait apporter la paix et la richesse aux membres de la communauté (eux-mêmes, souverains, misant sur la confiance et sur l'amitié réciproque auxquelles les hommes devaient se consacrer).

Bref, on avait, sous la plume de Dumézil, d'un côté des souverains au comportement à la fois tyrannique et obscur (en